

Ce Journal se publie deux fois par semaine les MARDI et VENDREDI matin, le PRIX de la souscription est de QUATRE PIASTRES par année payables par semestres et d'avance pour la ville. Et pour la campagne, la souscription est de trois piastres par année outre le port, que chaque souscripteur devra payer au Bureau de Poste. On paie au commencement du semestre.

On ne reçoit pas de souscriptions pour moins de six mois.

POÉSIE.

LA SOURCE DANS LES BOIS D'.

Source limpide et murmurante
Qui de la fente du rocher
Jaillit en nappe transparente
Sur l'herbe que tu vas couvrir;

Le marbre ardoisié de Carrare,
Où tu bouillonnais autrefois,
Laisse fuir ton flot qui s'égare
Sur l'humide tapis des bois.

Ton dardin venait par la lierre
Ne lances plus de ses sautoirs,
En jets ondoyants de lumière,
L'orgueilleuse écume des eaux.

Tu n'as plus pour temple et pour ombre
Que ces bûches majestueuses
Qui penchent leur front vaste et sombre
Sur les flots dépourvus comme eux.

La feuille qui jaillit l'automne
S'en détache et ride ton sein,
Et la mousse verte couronne
Les bords à tes deux bassins.

Mais tu n'es pas lasse d'éclore;
Si labiale à ces vagues gémissements,
Qui, muette, s'ouvre et s'écroule
Pour se répandre aux malheureux.

Penché sur ta coupe brisée,
Je vois tes flots, ensevelis,
Filtrer comme une humble rosée
Sous les cailloux que tu poliss.

Entends ta goutte harmonieuse
Tomber, tomber, et retentir
Comme une voix mélodieuse
Qu'entre-coupe un tendre soupir.

Les images de ma jeunesse
S'élèvent avec cette voix,
Elle m'entraîne de tristesse,
Et je me souviens d'autrefois.

Dans combien de soucis et d'âges,
O toi que j'entends murmurer !
N'ai-je pas cherché les rivières
Ca pour joir ou pour pleurer ?

A combien de scènes passées
Tu nous ramènes d'un côté !
Quelle de nos tristes pérégrinations
Avec tes flots n'as-tu pu cacher ?

Où, c'est moi que tu vis nager,
Me blâmes comme un enfant en vent,
Lirier les vagues légères
Faites pour la main d'un enfant.

C'est moi qui, couché sous les voûtes,
Que ces arbres courbés sur toi,
Yoyais, plus nombreux que les gouttes,
Mes songes flotter devant moi.

L'horizon troumpé de cet âge
Brillait, comme un toit, le matin,
L'averse d'or du jour se levait
Qui doit l'obscurcir en chemin.

Puis tant, battu par la tempête,
Déplorant l'absence ou la mort,
Que de fois j'appuyai mon front
Sur le rocher d'un flot tout fort !

Dans mes mains échantant mon visage,
Le regardais sans le voir,
Et comme des gouttes d'orage
Mes larmes troublaient ton miroir.

Mon cœur, pour exhaler sa peine,
Ne s'en fait qu'à tes échos :
Car tes sanglots, chère fontaine,
Semblaient répondre à mes sanglots.

E' maintenant je viens en vain,
Mémé par l'in-til d'autrefois,
Ecouter ta chute sonore
Bruire à l'ombre des grands bois.

Mais les fugitives pensées
Ne suivent plus tes flots errants,
Comme ces feuilles dispersées
Que ton onde emporte aux tourments.

D'un monde qui les importune
Elles reviennent à ta voix,
Aux rayons muets de la lune,
Se recueillant au fond des bois.

Oubliant le fleuve où l'enlaine
Je reviens à rien ne suspendu,
Le remède de ce mal en vain,
Jusqu'à la main qui le répand.

Je te vois, fille des nuages,
Flottant en vagues de vapeurs,
Ruisseau avec les orages
Où distilles au sein des fleurs.

Le nez altéré te découvre
Dans l'air d'un grain de ton eau,
Où le gazon, par chaque roche,
Boit goutte à goutte tes cristaux.

Tu filtres, perle virgine,
Par des creusets mystérieux,
J'aspère à ce que ton onde égale
L'azur éteint des ciels bleus.

Tu parais l'âme d'un saintime,
Un haleine sort de tes eaux,
Le vœux éternel d'un saintime
Pour l'ombrière de ses rameaux.

Le jour flotte de feuille en feuille,
Et chante sur ton ton chéris,
Et l'homme à genoux recueille
Dans l'or, ou le creux de son sein.

Et la feuille aux feuilles s'entasse,
Et, fidèle au doigt qui t'a dit :
Comble ici pour l'oiseau qui passe :
Ton flot murmurant l'avertit ;

Et toi, tu m'attends pour me dire :
Vois-tu la main de ton Dieu !
Ce prodige, que l'ange admire,
De sa rageuse n'est qu'un jeu.

Ton recueillement, ton murmure,
Semblent lui préparer mon cœur,
L'âme saine de la nature
Et le premier hymne à l'auteur.

A chaque plante de ton onde,
Je sens retentir avec toi,
Ne sais quelle voix profonde
Qui l'annonce et la chante en moi.

Mon cœur, grossi par mes pensées,
Comme tes flots dans ton bassin,

L'AURE DES CANADA

JOURNAL LITTÉRAIRE POLITIQUE ET COMMERCIAL.

N° 90
MONTREAL (B.C.)
VENDREDI MATIN, 22 JANVIER 1847.

PRIX DES ANNONCES.

Six lignes et au-dessous, première insertion, 2. 41, et chaque insertion subséquente, 101.

Dix lignes et au-dessous, première insertion, 3. 41, et chaque insertion subséquente, 101.

Au-dessus de dix lignes, première insertion, 41, par ligne, et chaque insertion subséquente, 101, par ligne.

Les annonces non accompagnées d'ordres écrits, seront insérées dans chaque feuille jusqu'à ce qu'il soient contremandés et débiteront en conséquence. On traite de gré à gré pour les annonces d'une certaine étendue, et qui doivent être publiées plus de six mois.

Sent, sur mes lèvres oppressées,
L'amour déborder de mon sein.

La prière, brûlant d'éclore,
S'échappe en rapides accents,
Et je lui dis : Toi que j'aime,
Roi ces larmes pour encens.

Ainsi me reviens ton visage
Aujourd'hui, différent d'hier ;
Et cygne change de plumage,
La feuille tombe avec l'hiver.

Bientôt tu me verras peut-être
Penché sur ton lit de chevet blanc,
Cueillir un rameau de ton hêtre,
Pour appuyer mes pas tremblants.

A sis sur un bûche de la mousse,
Sentant mes jours prêts à tarir,
Instruit par ta pitié douce,
Tes flots m'apprendront à mourir.

En les voyant fuir goutte à goutte,
Et disparaître flots et dard,
Voilà, me dirai-je, la route
Où mes jours les suivront bientôt.

Combien m'en reste-t-il encore !
Qu'importe ? Je vais où tu cours ;
Le soir pour nous touche à l'aurore ;
Cueille, ô flots, cueille toujours !

A. DE LAMARTINE.

MELANGES

CÉLESTE.

— Il est étonnant, reprit Denise, que vous n'attendiez personne ! C'est donc une surprise que vous ménagez quelque ami ou plutôt quelque amie, car il me semble que plusieurs de ces effets déposés là-bas appartiennent à une femme : il y a des cartons de chapeaux.

— Qui peut ainsi vous surprendre ? demanda Lucien à son tour.

— C'est peut-être, demanda de nouveau Lucien, que l'une de vos parentes d'Orléans.

— Nous en avons tant ! répliqua Weber.

— Sur ce, puisque Denise est si curieuse, elle n'a qu'à s'asseoir et à attendre le retour de ma mère, qui est sortie pour aller probablement au-devant de la personne à qui ces malles appartiennent.

— Eh bien ! moi, je vous dirai, mon parrain, je vous dirai quelle est cette personne.

— Weber frémit.

— On ne te le demande pas. Pourquoi compromettre ainsi ta perspicacité ?

— Je le dirai. C'est votre nièce d'Aurillac, Mme Ernestine.

— Weber fut saisi.

— Puisque tu as deviné si juste, ma fille, tu ne feras pas mal, je crois, d'aller rejoindre ma mère. Elle a attendu Mlle Ernestine, un peu avant l'entrée du bourgeois.

— Où elle a dû descendre pour venir à pied jusqu'ici, ce qui t'explique pourquoi les paquets ont été dérangés à la va-vue. Va, Denise ! va !

— En s'en allant, Denise murmura :

— "Mon parrain est charmant, mais je crois qu'il ne m'aime pas."

— "Quand elle ne fut plus là, Lucien anima d'une résolution terrible, enchaîna sous un digne digne en apparence, dit à Weber :

— "Je n'ai plus rien à faire ici ; je n'ai plus une minute à perdre, et d'ailleurs je tiens à ne pas voir votre mère ; les femmes gâtent les meilleures résolutions. Adieu, Weber !

— Dans mes bras, Lucien !

— Encore une fois, Weber !

— Dis-moi, enfant que nous nous reverrons.

— Où donc ? Demanda Lucien.

— Sur la terre où nous sommes.

— Où il n'y a ni Dieu, Weber !

— Lucien revint pour dire à son ami :

— "N'est-ce pas, j'ai été fidèle à mon serment ? Depuis un an je n'ai pas prononcé un seul mot de la part de Cécile. Adieu !"

Le cœur de Weber était déchiré ; c'était presque un fils qu'il perdait. Il lui semblait pourtant, malgré la profondeur de sa tristesse, qu'il ne pleurerait plus en Lucien qu'un exilé. Sa vie, qu'il avait reprise et renouée fil à fil comme une trame prise en mer, n'avait plus contre elle les chances de la guerre, et combien elles sont diverses ! "Ah ! que je le vois encore une fois ! s'écria Weber en contrastant à la croix. Grand Dieu ! trois fois me croient avec lui sur son chemin : ma mère ! Denise et Cécile ! Ils passent sans voir ! Lucien poursuit son chemin, la tête basse ; il ne peut déjà plus se voir. A quoi tiennent les plus graves événements de la vie ! Mais Cécile va paraître. Quel changement son voyage aura-t-il produit en elle ? Ma mère aura-t-elle été plus heureuse que moi ? J'entends des voix. Cécile était déjà dans les bras de Weber.

— Notre ami, disait-elle, qu'il me tardait d'être auprès de vous, et avec vous, mes amis, madame Weber, Denise !

— Je sais déjà, lui dit Weber, ce qui vous ramène en France : vos malheurs ont acquis une pénible publicité par les journaux.

— Ma mère est morte !

— Une fille vous reste ; elle sera votre consolation.

— Avec un soupir, Denise ajouta après Mme Weber :

— "Elle n'est pas heureuse, cette chère Cécile ; et moi qui l'enviais tant le jour

de son mariage ! ton mariage te promettait pourtant un bel avenir : c'était du moins ce que chacun disait. Mais M. Frestol relèvera sans doute sa fortune compromise, n'est-ce pas ?

— Compromis !

— Il est jeune, continua Weber, et les revers ne sont pas de longue durée pour ceux qui ont la volonté jointe à la jeunesse.

La réponse de Cécile fut triste.

— "Avec vous, j'en ai rien à caché. Vous n'êtes point de ceux qui prodigent leurs consolations à condition qu'on amusera leur curiosité. Les secrets de mon passé sont à vous, pourquoi vous ferais-je un mystère de mes craintes si raisonnables pour l'avenir ? Et cet avenir sera bien orageux s'il doit ressembler aux jours qui se sont écoulés depuis mon mariage."

La folle désire s'écria :

— "J'étais sûre qu'il en serait question." Cécile reprit son récit.

— "M. Frestol ne m'a rien reproché. Je n'attribue point mes malheurs à sa seule légèreté, ainsi que beaucoup de personnes ont osé le faire. N'ayant réussi dans aucune des entreprises commerciales qu'il avait tentées, il fut forcé de se rejeter sur une industrie qui lui permettait d'utiliser son expérience. Il obtint une ligne de poste aux chevaux depuis Alger jusqu'aux deux limites de l'occupation française. C'est dans cette entreprise qu'il a été englouti ce que possédait encore sa mère. Je ne sais si cette tentative aurait eu des conséquences plus avantageuses que les autres ; la catastrophe qui nous ramène en France ne nous a pas permis de le vérifier. En tout cas, vous le voyez, mon mari n'a eu que le tort d'être malheureux, et je le partage sincèrement avec lui.

— Elle est bonne comme elle est belle dit Mme Weber, et toute sa raie lui vient du cœur."

Weber eut cette pensée.

— "Jules Frestol est un étourdi ! à travers l'indulgence de sa femme j'aperçois son incurable légèreté. Former un établissement aux limites d'un pays mal gardé !"

Il se tourna ensuite vers Cécile.

— "J'aurai à enlever longuement avec votre mari. Il y a en France, nous avons ici de quoi exercer son activité, s'il y consent."

— "J'y pensais en même temps que vous, mon fils."

— "Il n'est pas de reconnaissance que je ne vous devrai."

Weber reprit :

— "Le pays n'a pas de fondrière ; cette industrie lui manque. Il en aura une cette année. Jules en sera le chef. Oui, j'attendais une occasion ; elle se présente. Mais où est-il donc votre mari, que je ne le vois pas ici ?

— "Il s'est arrêté sur la place pour causer avec M. Locart, qui lui a demandé avec ironie aussitôt qu'il l'a aperçu s'il avait ramené avec lui d'Alger ces fameux petits chevaux dont il parlait toujours. Jules n'a pas résisté à cette espèce de défi pour lequel il avait une réponse toute prête, car quelques-uns de ces petits chevaux, qui n'ont rien de fort rare en vérité, sont arrivés en même temps que nous à Aneval. Ils étaient allés à petites journées de Toulon Clermont."

— Si cela ne vous fatigue pas, nevez.

— "Il s'est rendu si utile, si indispensable à mon fils, que Weber l'a associé à son commerce. Lucien est riche à présent."

— "Oh ! ne lui dites pas que j'ai cessé de l'être !"

— Dans ce moment Lucien n'est pas à Aneval ; il voyage pour son fils."

— "Ah ! M. Lucien est parti ?"

— Depuis ce matin."

Il y eut bien de la contrainte dans les paroles de Cécile.

— "Eh bien ! je n'en suis pas fâchée ; ma vue est peut-être retardée par la guérison, et vous me la dites si avancée que c'eût été un tort très grave."

— "D'ouïent, se demanda ensuite Cécile, que je donne aujourd'hui pour la première fois de la sincérité ?" Mme Weber :

— "S'interrogeant aussi de son côté, Mme Weber murmura :

— "Si je n'ai pas dit la vérité, est-ce que ma conscience ne me pardonnera pas ? Ainsi, ma chère Cécile, ne remerciez que vous seule de la paix inaltérable que par vos combats, que par vos vertus vous avez fait de ceindre dans votre cœur et dans celui d'un jeune homme qui a pu se quitter dans la vôtre."

— "Moi-même au fond d'elle-même de son peu de sincérité dans manière de répondre à Mme Weber, Cécile s'écria en passant sa main sur son front :

— "Pourquoi n'ai-je pas ici ma fille à embrasser ?"

Elle fut aise et fâchée à la fois de l'interruption qu'elle apportait à la conversation l'arrivée de Ginevra et de Weber.

— "Ce Jules est introuvable, dit Weber avec un ton de surprise. Ginevra, que j'ai rencontré en reconduisant Denise, et moi, qui avais promis de vous le ramener, nous l'avons inutilement cherché partout : au Mail, sur la place de l'Église, aux deux cafés à la promenade. Je serais tenté de croire qu'il est reparti pour Alger."

— "Pourquoi ne pas venir directement ici ? demanda Cécile."

— "Je suppose, répliqua Weber, qu'il ne s'est pas rendu à l'auberge de peur de nous gêner."

Ginevra ajouta :

— "Quelques personnes ont vu passer M. Frestol causant vivement avec M. Locart ;

mais aucune d'elles n'a su nous dire où ils sont allés."

— "Ne seraient-ils pas allés chez M. Boissy ?" s'informa Mme Weber, à qui son fils répondit :

— "M. Boissy n'est pas à Aneval."

— "Le pays n'est pourtant pas si long à parcourir, fit observer Ginevra."

— "Attendez, dit Cécile. Ne vous impatientez pas ; il n'aura qu'un peu plus d'excuses à vous faire pour avoir tardé si longtemps."

— "Je suis sûre, s'écria Denise en rentrant, que vous ne savez pas où est M. Frestol."

Son mari lui répondit :

— "Nous sommes au bout de toutes nos conjectures."

— "Eh bien ! il est avec mon père et beaucoup d'autres personnes qui ont voulu être témoin du pari."

— "De quel pari ?"

— "Vous savez que M. Jules s'est toujours beaucoup moqué de votre chemin de fer. Il ne s'achèvera pas, disait-il, il n'ira pas, il n'ira jamais."

— "Après, Denise ?"

— "Il ajoutait, vous vous en souvenez tous : 'Ils s'imaginent ruiner les diligences avec leur chemin de fer ; je leur prouverai le contraire. Le meilleur chemin de fer, est un bon cheval de deux en deux lieues.'"

— "En l'absence, dit, remarqua Weber pour que nous ne l'ayons pas oublié."

— "Alors vous n'avez pas oublié non plus, continua Denise, qu'il promettait de ramener à ses parents retour d'Alger, quelques-uns de ses petits chevaux arabes qui courent si rapidement, disait-il, qu'il ne craindraient pas avec eux, de défilier vite les plus fiers chevaux de fer du monde."

— "Famélique de maître de poste !"

Denise continua :

— "Sa fantaisie de va se réaliser. Pour confirmer l'incertitude de mon père, qu'il se renouvèlent sur la place au moment où le convoi des wagons allait partir, il a parlé cinquante fois avec lui d'être plutôt arrivé à Moulins-Neuf, monté sur un de ses petits chevaux arabes, que le convoi, la machine et les voyageurs."

— "Et personnellement, demanda Ginevra avec une effusion d'admiration, ne s'est opposé à cette extravagance ?"

— "Personne. Au contraire, chacun se promet beaucoup de plaisir de se spectacle."

— "Et le convoi des wagons va partir ?"

— "S'il n'est encore temps, répondit Ginevra."

— "Allez vite, mon fils, allez !"

— "Pénètre de l'immense et de l'imminent danger que courait Jules Frestol, Ginevra s'écria : 'Sommons la cloche d'alarme ! Suivez-moi, M. Weber par ici !'

Les trois femmes, Mme Weber, Denise et Cécile, étaient égarées par la frayeur. Denise courut à la porte du fond, dans son trouble égaré, pour être la première à venir ceux qui arrivaient. Elle revint bientôt en portant un long cri de retour.

— "Un homme blessé qu'on apporte."

— "Un homme mort, dit Ginevra en indiquant aux quatre hommes qui portaient le corps inerte de Jules Frestol l'endroit où ils devaient le déposer."

— "Mon mari ! ma fille ! n'a plus de père."

— "Vous vous trompez, dit Weber."

— "Cécile se est venue, ajouta tout bas Denise."

Weber levait les yeux au ciel :

— "Où est Lucien ?"

— "Où est Lucien ?"

— "Où est Lucien ?"

aristocrate ; mais quel bienveillance des marchands de mon voisinage qui étaient contents de mes manières, et surtout de ma dépense chez eux, moi défendant et modérant son emportement contre moi."

— "M. Boissy n'est pas à Aneval."

— "Le pays n'est pourtant pas si long à parcourir, fit observer Ginevra."

— "Attendez, dit Cécile. Ne vous impatientez pas ; il n'aura qu'un peu plus d'excuses à vous faire pour avoir tardé si longtemps."

— "Je suis sûre, s'écria Denise en rentrant, que vous ne savez pas où est M. Frestol."

Son mari lui répondit :

— "Nous sommes au bout de toutes nos conjectures."

— "Eh bien ! il est avec mon père et beaucoup d'autres personnes qui ont voulu être témoin du pari."

— "De quel pari ?"

— "Vous savez que M. Jules s'est toujours beaucoup moqué de votre chemin de fer. Il ne s'achèvera pas, disait-il, il n'ira pas, il n'ira jamais."

— "Après, Denise ?"

— "Il ajoutait, vous vous en souvenez tous : 'Ils s'imaginent ruiner les diligences avec leur chemin de fer ; je leur prouverai le contraire. Le meilleur chemin de fer, est un bon cheval de deux en deux lieues.'"

— "En l'absence, dit, remarqua Weber pour que nous ne l'ayons pas oublié."

— "Alors vous n'avez pas oublié non plus, continua Denise, qu'il promettait de ramener à ses parents retour d'Alger, quelques-uns de ses petits chevaux arabes qui courent si rapidement, disait-il, qu'il ne craindraient pas avec eux, de défilier vite les plus fiers chevaux de fer du monde."

— "Famélique de maître de poste !"

Denise continua :

— "Sa fantaisie de va se réaliser. Pour confirmer l'incertitude de mon père, qu'il se renouvèlent sur la place au moment où le convoi des wagons allait partir, il a parlé cinquante fois avec lui d'être plutôt arrivé à Moulins-Neuf, monté sur un de ses petits chevaux arabes, que le convoi, la machine et les voyageurs."

— "Et personnellement, demanda Ginevra avec une effusion d'admiration, ne s'est opposé à cette extravagance ?"

— "Personne. Au contraire, chacun se promet beaucoup de plaisir de se spectacle."

— "Et le convoi des wagons va partir ?"

— "S'il n'est encore temps, répondit Ginevra."

— "Allez vite, mon fils, allez !"

— "Pénètre de l'immense et de l'imminent danger que courait Jules Frestol, Ginevra s'écria : 'Sommons la cloche d'alarme ! Suivez-moi, M. Weber par ici !'

Les trois femmes, Mme Weber, Denise et Cécile, étaient égarées par la frayeur. Denise courut à la porte du fond, dans son trouble égaré, pour être la première à venir ceux qui arrivaient. Elle revint bientôt en portant un long cri de retour.

— "Un homme blessé qu'on apporte."

— "Un homme mort, dit Ginevra en indiquant aux quatre hommes qui portaient le corps inerte de Jules Frestol l'endroit où ils devaient le déposer."

